

CHAPITRE II

OPÉRATIONS SOUS CASABLANCA

JUSQU'AU 11 SEPTEMBRE 1907.

Combat du 18 août 1907, deuxième attaque des camps - 21 août, troisième attaque des camps - Reconnaissance du 22 août. - Alertes continuelles sous les murs de la ville - Situation des camps - Premiers renforts - Combats des 28 août et 1<sup>er</sup> septembre - Combat de Sidi-Moumène - Le ballon captif le « Dar el-Beïda » - Prise du camp de Taddert - Ouverture des négociations.

DANS les jours qui précédèrent le 18 août, le général Drude apprit que les tribus réunies autour de Casablanca se rassemblaient sur la gauche du camp, au nord-est de la ville et préparaient une attaque. Dans la nuit du 17 au 18, vers trois heures du matin, la fusillade commença aux avant-postes. À la pointe du jour, le général lança un peloton de spahis de l'escadron du capitaine Gaud en reconnaissance vers une crête située à 1200 mètres du camp, pendant que les canons de la *Gloire* et du *Galilée* crachaient la mitraille sur les groupes marocains. Les spahis s'avancèrent sans encombre jusqu'à 800 mètres environ, décrivant un vaste demi-cercle vers l'Est, mais les Marocains leur tendaient une embuscade. D'un pli de terrain débusquèrent soudain trois à quatre cents cavaliers arabes qui chargèrent furieusement les spahis et enfoncèrent d'abord la petite troupe; celle-ci ayant reçu du renfort, reprit vigoureusement l'offensive; malheureusement le terrain était peu propice à nos cavaliers qui se trouvaient entraînés à travers les dunes et les carrières, le long de la mer, sur la piste de Rabat. Ils étaient en mauvaise posture, luttaient opiniâtrement contre d'intrépides adversaires et l'on voyait distinctement du camp français des centaines de cavaliers arabes venir de toutes parts au secours des leurs. Les cavaliers français furent repoussés jusque sous les murs de la ville, poursuivis par la cavalerie arabe que les canons de la *Gloire* ne déconcertaient nullement. L'artillerie de montagne d'abord, un canon de 75 débarqué le matin même ensuite, ouvrirent rapidement le feu et dégagèrent nos spahis, tandis que deux compagnies de tirailleurs entraient successivement en ligne.

Entre temps, l'agitation était grande dans le camp français, dont les tranchées se garnirent rapidement de tirailleurs. Les Marocains faisaient, en effet, autour du camp, une attaque enveloppante, leur but évident était de se glisser entre Casablanca et le camp pour se jeter ensuite sur la ville; leurs cavaliers se maintenaient sur la crête des collines, tiraient, puis disparaissaient, cherchant à absorber l'attention de notre infanterie, tandis que leurs efforts se portaient sur les spahis. Dédaignant la mitraille et le feu de notre artillerie de terre et de mer, ils galopèrent à découvert le long des crêtes et des plis de terrain. Notre infanterie avait ainsi une cible magnifique, mais la distance était trop grande. Le général Drude fit alors porter en avant successivement deux compagnies de tirailleurs qui forcèrent rapidement les Marocains à battre en retraite au milieu d'une vive fusillade qui, du reste, fit peu de mal, par suite de la grande distance.

Nos tirailleurs continuèrent à avancer jusqu'au pied de la crête, d'où les Marocains nous envoyaient un feu très nourri mais mal dirigé; au moment où ils allaient enlever la colline, le

général Drude fit donner l'ordre de ne plus avancer et de se replier vers la gauche. Ce fut un désappointement ! Pendant ce temps, les spahis avaient sur la gauche repris l'offensive et appuyé le mouvement de l'infanterie.

Nous conservâmes nos positions pendant une heure et l'ordre de rentrer au camp fut donné. Cet ordre fut exécuté à regret et lentement sous la protection de l'artillerie et du feu des croiseurs. Les Marocains qui avaient reçu une dure leçon et devaient avoir subi des pertes énormes, étant donné qu'ils avaient chargé plusieurs fois, n'inquiétèrent pas le mouvement. À onze heures, les troupes étaient rentrées et la crête, dont la possession aurait assuré la tranquillité du camp et que nous aurions pu occuper, était toujours entre les mains de l'ennemi. Nos pertes furent de trois tués, douze blessés, dont le capitaine Gaud des spahis et quatorze chevaux tués. Les forces ennemies engagées furent évaluées à six mille hommes environ.

Ce combat fut la première rencontre sérieuse mettant aux prises les tribus Chaouïa et le corps de débarquement. Celui-ci n'était composé, à ce moment-là, que d'éléments indigènes empruntés à notre 19<sup>e</sup> corps d'armée. Jusqu'à ce jour, dans toute expédition coloniale, l'élément européen avait dominé; au Maroc, la France songea enfin à utiliser ses solides troupes algériennes qui avaient déjà donné tant de preuves de leur loyalisme et qui, par leurs précieuses qualités militaires, avaient toujours rendu les plus éminents services sur les champs de bataille de l'Europe ou des colonies.

Dans cette circonstance, tous, spahis et tirailleurs, rivalisèrent de bravoure, en vrais soldats de métier, heureux de se battre et méprisant la mort aussi facilement qu'ils affrontaient toutes les fatigues. Animés d'une passion si vive pour la guerre qu'elle brisait en eux tous les liens naturels, ces Arabes marchèrent au feu sans faiblesse contre leurs frères de race et de religion et se montrèrent dignes de la confiance de la France.

Les 19 et 20 août furent relativement calmes, mais la nuit du 20 au 21 et les journées des 21 et 22 furent une série de combats. Dans la nuit, les Marocains tirèrent sur nos avant-postes. Grâce aux vergers qui entourent la ville, aux nombreux accidents du terrain, à la crête qui commande le camp, ils peuvent venir tirer à distance très rapprochée sur nos retranchements.

**21 août.** - Le 21 août au matin, les crêtes entourant la ville sont garnies de groupes ennemis, disséminés, offrant peu de prise au tir de l'artillerie. Vers dix heures du matin, comptant sur le brouillard qui se lève à peine, les Marocains essayent alors de pénétrer dans les vergers, tandis que d'autres groupes assez nombreux se réunissent au sud de la ville dans des maisons en ruines. Comme on les voit de la mer, la *Gloire* change alors de mouillage, ouvre le feu sur ces derniers rassemblements, fait sauter les maisons et achève la déroute des groupes ennemis. Le général porte tous ses efforts sur les jardins et lance d'abord sur eux une compagnie de tirailleurs, puis une deuxième et bientôt tout le camp est dans les tranchées. L'ennemi se replie bientôt sur la crête où, malgré un feu violent, il parvient à se maintenir. Une batterie de canons de 75, débarquée la veille, le disperse. Pour activer la poursuite, le général envoie une batterie de montagne et deux compagnies de la légion débarquées la veille prolonger les tirailleurs. Chargés par l'infanterie, criblés par l'artillerie de terre et de mer et par les mitrailleuses, les Marocains sont obligés de se débander, pour aller bientôt se concentrer près du rivage, où les accueille un feu violent de la *Gloire*. Ralliés par un caïd revêtu d'un burnous rouge, ils reviennent à la charge vers l'infanterie française et, en dépit des feux de salve bien dirigés, continuent leur élan jusqu'à 200 mètres de nos troupes; là ils s'arrêtent, épuisés, décimés, après avoir galopé trois kilomètres sous un feu infernal. L'attaque du Sud a échoué.

En même temps, à l'ouest, profitant des accidents du sol, les Marocains donnaient l'assaut au camp. L'intensité des feux de l'artillerie, des mitrailleuses et des fantassins eut vite raison de leur bravoure. À deux heures l'attaque semblait terminée; mais les canons poursuivaient

toujours de leurs feux l'ennemi en retraite vers l'est. L'affaire cependant nous coûta une quinzaine de blessés, dont le capitaine d'Etaules, du 1<sup>er</sup> étranger, qui reçut une balle dans le bras.

**22 août.** - Le lendemain, 22 août au matin, les cavaliers marocains s'étant reformés, le général Drude envoie contre eux une reconnaissance d'infanterie et d'artillerie, sous les ordres du commandant Passard, du 1<sup>e</sup> tirailleurs (deux compagnies : une de légion, une de tirailleurs disposées en carré). L'artillerie, une section de montagne, est au milieu. Au camp, tout le monde est dans les tranchées, tandis que l'artillerie de 75, les mitrailleuses d'une part, les canons de l'escadre d'autre part, appuient la reconnaissance.

Ayant atteint les crêtes, la reconnaissance fut vite entourée par la cavalerie ennemie qui montrait une grande hardiesse, mais nos canons la forcèrent à reculer. Bientôt les crêtes au sud de la ville furent dégagées et l'ennemi se retira vers le sud-ouest dans la direction de Taddert ou de Tittmellil. Nous eûmes, dans cette affaire, six soldats blessés et le capitaine Benoît, du 1<sup>er</sup> tirailleurs, blessé à la main.

Si l'on se bat aux environs de la ville, à l'intérieur des murs règnent la solitude et le silence, pendant le jour du moins, car les nuits sont très mouvementées : ce ne sont qu'alertes incessantes, des coups de fusil retentissent presque continuellement aux quatre coins de la ville. Des Marocains pillards se glissent par les jardins jusqu'au pied des murs et cherchent à pénétrer en ville par les brèches faites dans la muraille d'enceinte. Heureusement les postes veillent ! Les Marocains sont vite dispersés, laissant souvent nombre des leurs sur le terrain ; mais chaque nuit ils recommencent.

**24 août.** - Dans la nuit du 22 au 23 août, il y eut une vive alerte; une centaine de Marocains cherchèrent à pénétrer en ville par une des brèches de la muraille, mais éclairés par la lune qui se montra soudain, ils furent vite signalés et une section de tirailleurs les cribla de balles à 30 mètres. Dans la nuit suivante, ils renouvelèrent leur attaque avec le même insuccès. Les balles même sifflèrent dans le camp et deux tirailleurs furent tués aux avant-postes.

Toutes les nuits, du reste, il en est ainsi, la zone ouest de la ville entre le nord du camp et la ville se trouvant sans couverture, par suite du refus des Espagnols de camper hors des murs. La situation est telle que le général a interdit la moindre lumière, le moindre feu à partir de la nuit tombante. Si, par malheur, une lumière paraît, le sifflement d'une balle ne tarde pas à nous rappeler à l'observation de la consigne. Derrière les aloès, dans les roseaux, dans les jardins entourant le camp et le séparant de la ville, le Marocain pillard guette et tire dès qu'une ombre se met en mouvement. De nuit le qui-vive ne cesse pas.

Les matinées sont généralement calmes et chacun peut vaquer à ses occupations. Pour tous, le déjeuner est fixé à dix heures, car chaque jour, depuis deux semaines bientôt, les canons de la *Gloire* font entendre vers midi leur terrible grondement; c'est l'heure où quelques cavaliers marocains sont signalés sur les crêtes. Alors on court aux armes, on se tient prêt à partir. L'habitude en est prise et si, à l'heure dite, les canons de l'escadre ne se font pas entendre, chacun s'étonne de ce silence. Les après-midi se passent généralement aux postes, de combat et, quand l'ennemi laisse un peu de répit, le temps est employé à organiser les moyens de défense du camp. Entre temps, des corvées vont déblayer la ville qui n'est plus qu'un vaste désert. L'immense oharnier, que les tueries du bombardement ont fait, disparaît peu à peu, mais l'odeur persiste encore !

Au camp, il faut également songer à améliorer la situation des troupes qui vivent sous la tente, exposées au soleil brûlant des chaudes journées du mois d'août. Chacun s'ingénie de son mieux, abrite sa tente de branchages, construit même des paillotes en utilisant les roseaux et la

verdure que des corvées en armes vont chercher dans les jardins de la ville. Légionnaires et tirailleurs travaillent sans relâche; mais, tandis que les premiers donnent à leur camp un aspect pittoresque, coquet, les tirailleurs, plus frustes, ne font que le strict nécessaire. Et là, sur ce terrain qui n'était naguère qu'un vaste plateau dénudé, s'élèvent bientôt de nombreuses constructions, plus fragiles cependant les unes que les autres et offrant de loin l'aspect d'un vaste maquis.

**25 août.** - Jusqu'à ce jour, le général n'a pas encore pris l'offensive. N'ayant que deux bataillons, il n'a dû chercher qu'à dégager la ville et à donner de l'air à son camp. Ce but est atteint, mais il y a autre chose à faire : il faut châtier les tribus. Si, au début des opérations, les Marocains marchant en groupe aux alentours de la ville formèrent des buts faciles à atteindre, surtout pour l'artillerie, les choses avaient été modifiées rapidement; car nos ennemis n'avaient pas tardé à s'apercevoir combien cette manière de combattre leur était funeste, et ils ne s'avançaient plus que disséminés, pour n'offrir à nos armes que des objectifs peu visibles. Il était désormais évident qu'ils ne se laisseraient plus jamais amenés à se montrer dans des formations compactes. Et ainsi leurs pertes risquaient d'être de plus en plus réduites. D'autre part, ils avaient également reconnu que, malgré toute leur hardiesse et leur courage, ils ne pouvaient l'emporter sur notre infanterie, soutenue qu'elle était par l'artillerie de terre et de mer qui leur inspirait une terreur salutaire. Ils s'éloignèrent donc peu à peu des abords immédiats de la ville, cherchant à nous attirer au loin dans l'espoir que, privés de l'appui des canons de l'escadre et des défenseurs du camp, nous serions plus facilement à leur merci. Il fallait dès lors, pour en venir à bout, prendre l'offensive, pousser vers l'intérieur, mais pour agir ainsi, il était nécessaire d'avoir des effectifs plus nombreux, car aucun échec, même partiel, n'était permis à nos troupes. Or, le général, dont la circonspection des mouvements mettait en évidence la nécessité des renforts, ne voulait pas demander ces combattants dont il avait besoin, il voulait que le Gouvernement, voyant sa pénible situation, les lui offrît... On finit par les lui envoyer.

En effet, à la nouvelle de ces combats réitérés sur le front des camps, le Gouvernement dirigea de nouveaux contingents sur Casablanca et, à la fin d'août, le corps de débarquement comprenait 6 bataillons d'infanterie à 800 hommes; 2 bataillons du 2<sup>e</sup> tirailleurs algériens, 1 bataillon du 1<sup>er</sup> tirailleurs algériens, 1 bataillon du 1<sup>er</sup> étranger, 2 bataillons du 2<sup>e</sup> étranger ; 2 escadrons de cavalerie à 150 hommes: 1 escadron du 1<sup>er</sup> spahis, 1 escadron du 1<sup>er</sup> chasseurs d'Afrique; 1 batterie de montagne; 2 batteries de 75; 1 compagnie du génie; un goum algérien de 150 cavaliers, plus les hommes du service de l'intendance, du service de santé et du train des équipages, soit environ 6 000 hommes.

La période active va-t-elle enfin commencer ? Tout le monde le souhaite, le désire ! On se réjouit de voir, dès l'arrivée des premiers renforts, le général décider que chaque jour à midi sortira une reconnaissance composée de trois ou quatre compagnies d'infanterie, une section de 75, une section de mitrailleuses, le goum et les spahis ou les chasseurs. L'infanterie devait marcher en carré: une compagnie sur un rang formant chaque face, avec au centre l'artillerie, les mitrailleuses et les mulets de cacolets. Ces reconnaissances paraissaient si bien constituées en vue de l'attaque qu'elles avaient pour but, croyait-on, non pas de se procurer des renseignements, mais bien d'attirer le gros des forces ennemies et de l'engager à nous combattre...

Nous nous trompions : les ordres donnés dissipèrent vite nos espérances. La reconnaissance parcourait un certain itinéraire, mais elle avait ordre de ne s'engager que si elle était trop pressée par l'ennemi. Défense de s'engager de sa propre initiative. Ainsi le 26 août une reconnaissance, poussée sur la route d'Azemmour jusqu'à 8 kilomètres environ, fut attaquée,

mollement il est vrai, sur sa face arrière. Les balles tombèrent dans le carré. Mais personne ne riposta et le général, arrivant au galop, donna l'ordre de rentrer au camp.

Devant ces reconnaissances inoffensives, les Marocains devinrent plus hardis, plus menaçants et bientôt n'hésitèrent pas à attaquer vigoureusement les carrés, même à proximité du camp. Alors avait lieu un engagement plus ou moins grave où presque toutes les compagnies donnaient successivement, tandis que les artilleries de terre et de mer pourchassaient l'ennemi de tous côtés. Puis la nuit, approchant, les troupes rentraient et les Marocains restaient sur les lieux à piller et brûler les fermes. Tels furent les engagements du 28 août et du 1<sup>er</sup> septembre.

Nous semblions donc soumis aux caprices de notre adversaire qui, tout en subissant de grandes pertes, conservait toujours sa confiance et son audace. À la fin d'août, les résultats obtenus par le corps de débarquement n'étaient guère en rapport avec les efforts accomplis. L'ennemi s'était retiré, il est vrai, hors de la portée de nos canons, mais il n'en restait pas moins menaçant, prêt à fondre sur nos troupes dès que celles-ci s'éloignaient des camps.

**28 août.** - Une reconnaissance mérite d'être signalée, car elle est la caractéristique de nos opérations à cette époque; elle avait été engagée dans la direction de Dar Bou-Azza à 2 kilomètres du camp sous les ordres du commandant Provot. Aussitôt qu'elle eut franchi la crête de surveillance, elle fut attaquée mollement par des groupes de cavaliers ennemis qui bientôt se replièrent, entraînant la reconnaissance à leur poursuite. Dès que la colonne arriva à la petite crête bordant l'oued Kouréa, elle fut assaillie de tous côtés par de nombreux cavaliers marocains dont le nombre augmentait sans cesse. L'horizon en était parsemé. Le carré entouré sur toutes ses faces, assailli par un ennemi de plus en plus nombreux, de plus en plus pressant, fit une défense énergique, les feux d'infanterie et d'artillerie firent leur œuvre, mais malgré tout le carré se trouva en mauvaise posture; il était même fortement engagé quand le général accourut au bruit du canon avec quatre autres compagnies et une section de 75. Devant ce renfort, les Marocains ne cédèrent point tout de suite à l'effroyable mitraille. Au contraire, dans une ruée farouche, ils vinrent jusqu'à 200 mètres jeter leur dernière balle avec leur dernier défi. Ce n'est que plus tard qu'ils se retirèrent, poursuivis par nos schrapnels et les obus de la *Gloire*. Quant à la reconnaissance, elle opéra sa rentrée au camp harcelée sans cesse et malgré tout par de nombreux cavaliers ennemis. Cet engagement nous coûta trois morts et douze blessés.

**31 août.** - Aujourd'hui les Espagnols ont pris un parti héroïque. Ils se sont rendus hors des murs et ont établi leur camp dans le secteur ouest sur un emplacement voisin de la mer, près des murs de la ville et en arrière du point d'appui de droite.

**1<sup>er</sup> septembre.** - Une reconnaissance est envoyée dans la direction de la ferme Alvarez par la rive droite de l'oued Bou Skoura. A peine a-t-elle dépassé la crête de surveillance qu'elle est vigoureusement attaquée. L'artillerie entre alors énergiquement en ligne, cherchant à briser du plus loin possible l'élan de l'adversaire et à l'empêcher d'approcher. Le combat est acharné. Mais un deuxième carré s'est formé rapidement au camp et se porte vers la droite; le goum, qui depuis le début, sert d'amorce, se replie amenant les Marocains sur les faces du carré, où les accueillent les feux violents de l'infanterie, des mitrailleuses et des canons. Toutefois, l'élan des Marocains ne s'est pas ralenti. Ils ont fait volte-face, mais rompant leurs groupes afin de donner moins de prise à notre tir, ils reviennent à l'assaut avec une splendide furie. Deux compagnies et une section de 75 constituant un troisième échelon s'avancent alors par la rive gauche et déterminent la retraite de l'ennemi qui se replie au delà des fermes Alvarez et

Brandt. L'ordre de rentrer au camp est donné; le mouvement se fait par échelon et sous le feu de l'ennemi qui accompagne nos troupes jusqu'à 1 500 mètres de nos lignes. Toute la nuit les Marocains restèrent sur le lieu du combat, brûlant et pillant les fermes. Cet engagement nous coûta un tué et cinq blessés, dont le capitaine d'artillerie Massenet.

Tous ces engagements déterminèrent le commandement à constituer sur la crête qui borne l'horizon au sud un détachement fixe de surveillance composé d'infanterie et d'artillerie. Tout en assurant la protection certaine des camps, ce détachement donnait au commandement la liberté d'action qui lui était nécessaire pour opérer à plus grande distance.

Une compagnie d'infanterie, une section d'artillerie montaient chaque jour dès l'aube sur la crête, s'installaient au sud-est de la cote 44, tandis que ses vedettes se portaient à l'emplacement actuel du Fort Provot. Plus tard la position fut reportée jusqu'à la cote 47. Son rôle était absolument défensif, aucune initiative ne lui était permise. Un téléphone de campagne assurait les communications avec l'état-major. A la nuit tombante, les troupes rentraient au camp.

Les derniers combats parurent un moment ralentir l'ardeur des Marocains et calmer leur audace, ils s'éloignèrent des abords immédiats et ne firent que de rares apparitions sur les crêtes les plus éloignées, se maintenant prudemment hors de la portée des canons. Le commandement décida alors de faire une reconnaissance offensive dans la direction du sud-est, de manière à se renseigner sur ce qui se passait derrière la première grande crête du Sahel. Pourquoi le sud-est ? On savait cependant depuis plusieurs jours qu'un camp marocain existait à Taddert, à 8 kilomètres au sud-ouest de Casablanca. Ce point devait donc, semble-t-il, être l'objet de la première reconnaissance offensive. Il en fut jugé autrement !

**3 septembre. Combat de Sidi Moumène.** - Vers neuf heures du matin une reconnaissance reçut l'ordre de se porter dans la direction de Sidi Moumène jusqu'à 8 kilomètres du camp. On adopta le dispositif suivant: un premier carré composé de trois compagnies de légionnaires, trois compagnies de tirailleurs, une batterie de 75, le goum et l'escadron de spahis, sous le commandement du lieutenant-colonel Blanc, devait s'avancer dans la direction indiquée et servir d'amorce ; les troupes montées avaient pour mission d'accrocher l'ennemi et de l'amener sur les faces du carré. Un second carré, sous le commandement du lieutenant-colonel Brulard, comportant un bataillon (légion et tirailleurs), une batterie de montagne, un escadron de chasseurs d'Afrique, avait ordre de suivre l'échelon de tête et de croiser ses feux avec les siens de manière à empêcher l'ennemi de se servir des couverts et à l'obliger à combattre en rase campagne. Le général marchait avec le premier échelon. Par suite d'une erreur initiale, le deuxième échelon qui marchait à un kilomètre du premier, au lieu de se porter sur la droite vers le flanc menacé, obliqua vers la mer et dut être redressé. Pendant ce temps, le premier échelon recevait l'ordre de continuer la marche sur Sidi Moumène. À peine le mouvement était-il commencé que les Marocains attaquèrent sur le front et le flanc droit. L'artillerie ouvrit aussitôt le feu, mais son tir fut peu efficace, les Chaouïa restant éparpillés et dissimulant leurs mouvements derrière les replis du sol. Le carré, d'abord immobilisé, gagna par bonds très lents la crête de Sidi Moumène où il fut exposé à un feu très nourri ; les hommes, quoique placés à un intervalle de trois pas, fournissaient un objectif assez visible d'autant plus que la formation rigide du carré empêchait certaines parties de la ligne de se couvrir. À l'intérieur les pièces, les attelages, les cacolets, l'état-major formaient des groupes très vulnérables. Aussi les pertes furent-elles sensibles. Le commandant Provot de la légion fut tué durant cette phase du combat. Pendant ce temps le carré du lieutenant-colonel Brulard, qui avait rectifié sa position, se trouvait en échelon débordant à droite, mais très éloigné du carré de tête. Il était attaqué à son tour sur son flanc droit et ses derrières par des contingents qui s'étaient glissés

entre la mer et la colonne ou qui arrivaient de Taddert au bruit du canon. L'itinéraire suivi l'exposait au tir des Marocains établis sur une crête qu'il longeait à courte distance. Une compagnie de tirailleurs fut détachée pour occuper la ferme Dar Oulad Bouazza Brahim (cote 120) d'où les Marocains dirigeaient un feu plongeant très nourri. Ce mouvement réussit, mais immobilisa le carré Brulard dont une des faces se trouva dégarnie, tandis que l'échelon de tête, le carré du lieutenant-colonel Blanc s'éloignait de plus en plus vers Sidi Moumène. Il en résulta que les deux détachements livrèrent deux combats séparés et ne purent se prêter aucun appui.

Le combat durait depuis plus de deux heures dans la plus stricte défensive, quand le général donna subitement l'ordre de se replier sur le camp. Le mouvement devait commencer par le carré du lieutenant-colonel Blanc, le plus éloigné, pendant que le carré du lieutenant-colonel Brulard le protégerait en se maintenant sur sa position. Malheureusement cette manoeuvre ne put être exécutée dans de bonnes conditions ; la marche était ralentie par l'encombrement des blessés et des morts qu'on ne pouvait abandonner à l'ennemi et par l'insuffisance des moyens de transport du service de santé ; il fallait en outre abandonner des crêtes que l'ennemi allait occuper aussitôt et descendre par conséquent des pentes sous un feu violent qui n'était pas sans devoir causer des pertes importantes. La compagnie de tirailleurs, qui était dans la ferme de la cote 120 et qui n'avait pas souffert jusque-là, subit en se repliant sur le carré des pertes sérieuses puisqu'elle eut deux tués et sept blessés.

Le mouvement continua lentement par bonds d'échelon, mais l'ennemi, qui avait été sévèrement éprouvé au cours du combat, ralentit son attaque et ne descendit pas dans la plaine où les artilleries de terre et de mer auraient pu lui faire subir de cruelles pertes. Quelques groupes cependant se reformèrent pour regagner leur camp; mais ils furent rapidement dispersés par l'artillerie de 75.

Pendant que la reconnaissance était aux prises à Sidi Moumène avec les contingents de Tittmelill, le détachement de surveillance sur la crête du camp était attaqué par une partie des contingents de Taddert qui menacèrent même le camp à un moment donné. Deux compagnies de tirailleurs, deux compagnies de la légion, une section de 75 entrèrent successivement en ligne sur la crête et jusqu'à deux heures de l'après-midi durent résister aux attaques furieuses des cavaliers marocains. C'est là que fut tué le lieutenant indigène Benizza du 2<sup>e</sup> tirailleurs. Cette attaque fut, dit-on, la cause qui détermina le brusque retrait de la reconnaissance, le général craignant d'être coupé du camp.

Ce combat du 3 septembre, où 3 500 hommes luttèrent pendant cinq heures contre 10 000 Marocains, nous coûta deux officiers tués, huit hommes tués et dix-sept blessés. Du côté des adversaires, les pertes furent estimées à 1 200 hommes au cours des trois combats des 28 août, 1<sup>er</sup> et 3 septembre. L'ennemi avait donc été très éprouvé: son audace et son agressivité en furent diminuées, il se rendit compte qu'il ne lui était pas possible, comme il avait pu l'espérer, de jeter les Français à la mer et de courir à un second pillage ; mais il se maintint néanmoins dans les environs de Casablanca, à Taddert et à Sidi Brahim el-Kadmiri, respectivement éloignés de 8 et 18 kilomètres. Dans ces conditions, on ne devait plus conserver l'espoir de l'écraser sur le champ de bataille.

Quoique tous ces combats répétés n'aient été que des assauts désordonnés des tribus, repoussés brillamment par les nôtres, mais se terminant sans résultat effectif par suite de la retraite précipitée des assaillants derrière les crêtes que le général, par prudence, ne voulait pas franchir, il est incontestable qu'après l'affaire du 3 septembre les tribus commençaient à être un peu découragées. La logique eût donc été de reprendre dès le lendemain une vigoureuse offensive. Tout le monde l'espérait. D'autre part, il y avait quelque nécessité de faire disparaître la mauvaise impression que le dernier combat avec ses pertes cruelles avait

faite sur les troupes. Il n'en fut rien ! L'acharnement de la lutte, le nombre des morts et des blessés paraissent avoir eu une action prépondérante sur les décisions du commandement. De fait, une sorte de trêve se prolongea les jours suivants et le 6 septembre, le général Drude reçut du Cheik el-Haïssi<sup>1</sup> une lettre l'informant de son arrivée pour demander une suspension des hostilités jusqu'au 8 septembre. Le général Drude accorda l'armistice demandé et le prolongea même jusqu'au 9 septembre sans aucun résultat, le Cheik n'étant même pas venu à l'audience qu'il avait sollicitée - et qui lui avait été accordée.

Le 7 septembre avait débarqué à Casablanca une section d'aérostiers avec son matériel d'aérostation et un ballon captif que l'on nomma bientôt le *Dar el-Beïda* (Casablanca). Ce fut un attrait spécial pour le corps de débarquement composé surtout de troupes indigènes qui n'avaient jamais vu un ballon. Tous les jours, même la nuit, ce ballon fit au camp de nombreuses ascensions, s'élevant jusqu'à 300 et 350 mètres et faisant le service d'exploration aux lieux et places de la cavalerie que l'on ne voulait pas trop exposer. C'est ainsi que furent repérés les emplacements exacts des camps de Taddert et de Sidi Brahim, dont on apprît l'importance.

Jusqu'au 9 septembre, on resta donc dans l'expectative et, à dater de ce jour, les reconnaissances qui sortirent reçurent prudemment l'ordre de ne pas s'avancer au delà d'une certaine distance, 4 kilomètres au maximum. Et cependant le vaste campement ennemi signalé depuis longtemps à Taddert était un objectif tout indiqué et bien tentant ! Taddert était le mot qui courait sur toutes les lèvres. Tous, dans le corps de débarquement, discutaient sans cesse de la prise imminente du camp de Taddert. Les esprits en étaient obsédés, et tous attendaient avec impatience le moment de marcher contre lui.

Ce nom de Taddert commençait à être enveloppé d'une sorte de mirage: il traduisait l'espoir que chacun avait au fond du cœur. La prise du camp n'allait-elle pas permettre de renouveler l'exploit fameux de nos Anciens s'emparant de la smala d'Abd el-Kader ? On ne comprenait pas les hésitations du commandement qui estimait qu'avec six bataillons il ne pouvait tenter une pareille sortie ! Sans toute il était obligé de laisser la majeure partie de ses troupes à la garde des camps; mais la marche sur Taddert était prévue, préparée depuis plusieurs semaines, on la regardait comme la première entreprise du nettoyage méthodique de la Chaouïa. Pourquoi faut-il que devant les difficultés qui paraissaient surgir, devant le retard apporté à son exécution, elle risque de devenir le point final de la campagne ?

Le général s'était résolu une première fois à l'opération pour le 29 août; mais la veille survint inopinément la chaude affaire de Dar Bou Azza. Le général se ravisa. alors, trouvant qu'il serait téméraire d'aller attaquer de pareils adversaires à 10 kilomètres hors de la protection des canons de l'escadre. Des renforts, deux bataillons, furent alors demandés à Paris et deux bataillons de la légion furent expédiés d'urgence. Ils arrivèrent le 2 septembre à Casablanca. L'affaire fut ainsi décidée pour le 8 septembre, mais le général, qui la veille paraissait inquiet, préoccupé, fut pris d'un accès de fièvre qui le força à ajourner une opération que, d'ailleurs, il semblait redouter d'engager.

Le 10, remis de son indisposition, il ordonna que, le lendemain 11, une reconnaissance irait explorer la route même de Taddert, mais sur quelques kilomètres seulement, et il avait fixé comme limite la ferme Alvarez. La colonne devait d'abord comprendre six compagnies, sous le commandement d'un lieutenant-colonel qui reçut l'ordre de ne pas dépasser la ferme et surtout de ne pas se laisser entraîner, mais dans la soirée, le général décida de porter les forces

---

<sup>1</sup> Le Cheik el-Haïssi, de la tribu des Chtouka, se trouvait au camp de Taddert où il était venu pour engager les tribus à s'entendre avec les Français.



de la colonne à dix compagnies et d'accompagner lui-même la reconnaissance, il voulait être certain que ses ordres ne seraient pas transgressés.

**Première affaire de Taddert.** - Le 11 septembre, à six heures et demie du matin, la première colonne, sous les ordres du commandant Passard, se mit en route. Elle comprenait un bataillon d'infanterie (légion et tirailleurs), une section de montagne de 80, une section de 75 et deux sections de mitrailleuses. La colonne était flanquée à gauche par les chasseurs d'Afrique et éclairée par les goumiers et les spahis. La deuxième colonne, sous le commandement du lieutenant-colonel Diou, se mit en marche à sept heures. Elle comprenait six compagnies d'infanterie, trois sections de 75. Le général marchait avec elle. Au total, dix compagnies, huit pièces de 75, deux de 80 et trois escadrons, plus le service de santé et les mulets de cacolets.

Au moment du départ, la campagne était noyée presque complètement dans la brume. Nos troupes s'avancèrent donc en sécurité et quand elles arrivèrent à la ferme Alvarez, elles n'avaient pas eu à tirer un seul coup de fusil. L'ennemi n'était pas signalé. Peu après, cependant, une vive fusillade s'engagea; nos goumiers venaient de prendre le contact avec les éclaireurs ennemis.

La colonne du commandant Passard, qui s'était arrêtée pour attendre la deuxième colonne, se porta rapidement en avant et parvint au sommet de l'extrême crête qui ferme l'horizon de Casablanca, au moment où le brouillard achevait de se dissiper. Alors apparut à 2 kilomètres environ, dans le fond d'un vallon, le camp de Taddert ! Le commandant Passard fit halte aussitôt, tandis que son artillerie ouvrait le feu sur le camp ennemi et que la deuxième colonne se rapprochait au plus vite pour joindre son feu à celui de la première. Quelques instants plus tard, on vit s'élever de derrière la crête un panache de fumée énorme, décelant un immense incendie. Le général donna alors l'ordre à l'infanterie de se porter en avant.

Toutefois, le gros des Marocains n'avait pas paru décidé à venir à la rencontre de la colonne; en effet, une partie d'entre eux, dès qu'ils l'eurent aperçue, s'étaient hâtés de fuir à travers le vaste camp, s'efforçant de sauver tout ce qui pouvait être sauvé; les autres, au nombre de 3000 au plus, indomptables et orgueilleux, se précipitèrent sur nos carrés, sur notre artillerie. Ils subirent d'énormes pertes. Quant à nous, toute l'affaire ne nous coûta qu'un tué et six blessés.

Le camp marocain, comprenant une réunion de six cents tentes, environ, était installé dans une cuvette formée par un ancien marais et ayant une étendue de 1 500 mètres environ. Il n'y avait ni village, ni kasbah, ni agglomération permanente à proximité. Trois marabouts seuls se dressaient non loin de là. L'infanterie du commandant Passard se jeta rapidement au milieu des tentes et les traversa à la poursuite des Arabes qui gravissaient les crêtes opposées, tandis que l'artillerie balayait de longues théories de fuyards et de bêtes de somme. Nos troupes occupèrent les collines, entourant le camp et s'y maintinrent pendant une heure pour bien marquer la prise de possession. Il était onze heures. La cavalerie dispersa les fuyards et les goumiers achevèrent d'incendier ce qui restait du camp.

À ce moment, les Marocains, dont plusieurs groupes s'étaient reformés, tentèrent une contre-attaque sur la gauche, mais ils furent vite dispersés par l'artillerie et le feu de notre infanterie. Le camp de Taddert avait donc été surpris, détruit, mais on n'avait point capturé ceux qui le formaient. Une fois de plus, on s'était contenté de pousser devant soi les bandes de Marocains et d'incendier leurs tentes.

Vers midi, les troupes revinrent sur Casablanca où elles arrivèrent vers deux heures après avoir eu à repousser une légère attaque sur leur flanc droit de la part de contingents venant de l'Est.

Pendant toute la durée de la reconnaissance, notre camp avait été sérieusement gardé et les troupes de surveillance sur la crête avaient été renforcées d'une section de 75. En effet, dès que le canon s'était fait entendre du côté de Taddert, les contingents de Tittmellil et de Sidi Brahim s'étaient portés sur Casablanca et avaient tenté une vigoureuse attaque contre la crête de notre camp; mais ils furent successivement arrêtés par les canons de la *Gloire* et du *Gueydon*, par la fusillade de trois compagnies de légion et de tirailleurs et par la section de 75 qui, dans la matinée, tira plus de cent cinquante coups par pièce. La fusillade cessa vers une heure de l'après-midi.

Le succès de cette affaire ne fut pas sans produire une réelle impression sur les tribus occupant le voisinage immédiat de Casablanca. Les Zénata et leurs voisins les Ziaïda et une partie des Oulad Ziane s'émurent particulièrement, surtout lorsqu'ils apprirent qu'il était question de bombarder Fédala. Le 15 septembre, ils envoyèrent quatre délégués demander au consul de France d'ouvrir des négociations en vue de la soumission des tribus. M. Malpertuy, notre consul, accueillit favorablement ces demandes, car, pour l'instant du moins, la période guerrière était close: une phase diplomatique commençait. Le ministre de France à Tanger, M. Regnault, venait, en effet, d'arriver sur le *Forbin*, apportant les instructions du Gouvernement qui, tout en n'imposant pas la suspension de l'action militaire, avait hâte cependant de voir se terminer la campagne et aurait désiré qu'il ne fût plus question ni de sorties, ni de marches, ni d'opérations.

Malheureusement on s'aperçut vite que nulle conversation sérieuse ne pouvait s'engager avec les quatre délégués marocains qui n'avaient aucune qualité officielle pour procéder à des négociations de pacification générale. Il fallut les renvoyer, en leur faisant promettre de revenir le 19 septembre en plus grand nombre et avec pleins pouvoirs. Ils promirent tout ce que l'on voulut et le général, de son côté, accorda un armistice jusqu'au 19.

Au jour fixé, ils revinrent, mais encore seuls, avouant leur échec et disant qu'ils n'avaient pu convaincre leurs coreligionnaires. Les négociations traînèrent donc. Aussi bien la paix, à laquelle on ne cessait de faire à Paris des sacrifices pénibles, se présentait mal : comment forcer les tribus à s'avouer vaincues puisque, jusqu'à ce jour, on n'avait rien fait de décisif contre elles et qu'il dépendait d'elles de fuir ou de provoquer le combat ! Elles se refusaient aux négociations, il n'y avait plus alors qu'à chercher à les soumettre. Et la paix serait d'autant plus prompte et durable que les opérations seraient plus rapides et plus énergiques. Bref, aujourd'hui comme hier, la solution reposait sur l'action militaire qu'il fallait accepter avec toutes ses nécessités et conduire sans retard et sans faiblesse.